

La Maison des Journalistes, créée en 2002 grâce à la journaliste Danièle Ohayon et au réalisateur Philippe Spinau, est un refuge spécifiquement destiné aux journalistes qui ont dû fuir leur pays à cause de leur activité dans la presse.

Hicham Mansouri, journaliste marocain, réfugié onusien à Paris, nous raconte l'accueil qu'il y a reçu et sa participation au journal de la Maison, *L'Œil de l'exilé*.

La Maison des Journalistes, un havre pour les réfugiés d'opinion

Hicham Mansouri,
propos recueillis par Jean-Paul Augier

J'ai quitté le Maroc suite à une série d'attaques contre ma personne», nous confie Hicham Mansouri. « Mes ennuis avec la police marocaine ont commencé en 2011, quand j'ai reçu des menaces suite à mon enquête sur "le parcours infernal et humiliant pour changer sa carte nationale".

« Le soir du 24 septembre 2014 à Rabat, alors que je sortais d'une réunion avec l'historien et militant des droits humains Maâti Monjib, j'ai été violemment agressé par deux inconnus. En quelques minutes, ils m'ont roué de coups et ont pris la fuite à bord d'un véhicule qui les attendait.

« Le 17 mars 2015 au matin, alors que je menais une enquête sur la "surveillance électronique", 10 agents de police en civil ont défoncé la porte de mon appartement, m'ont violemment agressé, m'ont déshabillé et m'ont filmé. Je suis alors poursuivi pour "tenue d'un local pour prostitution" ! Et condamné à 10 mois de prison. Une peine que j'ai passée en intégralité dans des conditions très difficiles. En effet, on m'a affecté dans le bloc "D" appelé par les prisonniers "Zebbala" (la "poubelle" en arabe). J'étais, dans ma cellule, avec 40 prisonniers de droit commun, alors que sa capacité d'accueil ne dépasse pas 24 personnes. J'ai fait une tachycardie la première nuit. Le gardien m'a fait sortir, m'a insulté et m'a menacé avant de demander à un prisonnier de

me jeter un seau d'eau froide puis il m'a ramené dans la cellule. Il fallait dormir par terre, et comme j'étais le dernier venu, je dormais près des toilettes sur un sol mouillé. J'ai vite été envahi de poux. Les prisonniers consomment des drogues, fument des cigarettes et du cannabis jusqu'à 3 heures du matin. Ils sont agressifs, se bagarrent et s'automutilent. Deux prisonniers de la cellule ont perdu la raison. L'un d'entre eux lançait des objets.

« Lors d'une promenade, les prisonniers de la cellule voisine nous ont attaqués avec des couteaux et des lames de rasoir. Ils ne faisaient pas de différence entre nous. Personne ne nous est venu en aide, j'ai eu la chance de ne pas être blessé.

« À ma sortie de prison, je me retrouve devant un nouveau procès pour "atteinte à la sécurité de l'État" sur la base de mon travail avec l'ONG *Free press unlimited*. C'est le juge qui m'a mis en prison qui est chargé de cette nouvelle affaire. Ayant perdu toute confiance en la justice marocaine, j'ai pris le premier vol vers la Tunisie pour me rendre ensuite en Europe. »

Vous êtes hébergé dans La Maison des Journalistes à Paris (MDJ), quelle est sa mission ?

« La MDJ a été créée en 2002. C'est un lieu unique au monde qui accueille et accompagne des professionnels des médias réfugiés de divers pays. C'est un véritable



Une rencontre « Renvoyé spécial » à la Maison des Journalistes, avec Romaric Kenzo-Chembo. Photo Lisa Viola Rossi/Maison des Journalistes

baromètre de la liberté de la presse et d'expression. Depuis sa création la MDJ a accueilli 360 journalistes. En plus de cette mission, cette structure mène des opérations d'information dans des lycées et des prisons. Les résidents peuvent également continuer à publier leurs articles dans son journal *L'Œil de l'exilé*. Par ailleurs, le réseau de la MDJ permet aux résidents de rencontrer les professionnels des médias, de découvrir le paysage médiatique français et de l'intégrer. »

Quels contacts avez-vous avec les autres journalistes de la MDJ ?

« Au début, j'avais peur de me retrouver dans une sorte de "foyer" où règne une approche de victimisation. Dès le premier jour, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas d'une structure qui "protège du froid et qui offre la soupe le soir" à de pauvres victimes de la répression, mais qu'il s'agit d'une maison qui ouvre ses portes aux membres de la grande famille de la "liberté de presse et d'expression". Ici nous avons beaucoup de points en commun : nous avons tous payé le prix de notre engagement pour la liberté d'expression et la défense des droits humains. Les parcours sont différents mais les histoires se ressemblent. Nous échangeons beaucoup et nous découvrons les cultures des uns et des autres. C'est la même chose avec le staff et les bénévoles de la MDJ. » ♦

H. M.

Résister

Michelle Gaillard

Pour toute une génération, celle du *baby-boom*, résister renvoie irrémédiablement à la Résistance, celle de la lutte contre l'occupant et contre le régime nazi, celle des héros et des martyrs, des heures sombres et de la gloire posthume. Le mot évoque le devoir accompli avec courage, au risque de la souffrance. Ce combat collectif contre le mal, pour la liberté, était aussi un engagement individuel. Par la suite, il entraîna une question que nombre d'adolescents se sont posée et se posent peut-être encore aujourd'hui : « Et moi, qu'aurais-je fait, dans de telles circonstances ? »

Pour ceux qui ont grandi dans un milieu protestant, s'impose la figure de Marie Durand, emprisonnée à 15 ans et pour 38 années dans la Tour de Constance, qui grava sur la margelle du puits « résister », pour affirmer – et affermir – sa détermination à ne pas renier sa foi.

À côté de la résistance à l'oppression, qui exige une mobilisation de toutes ses forces, il en est une autre qui paraît plus légère : la résistance à la tentation... On peut même parfois se demander quel mal il y aurait à se faire plaisir. Qui peut croire que succomber à la tentation signifie systématiquement céder au malin ? Mais les tentations se multiplient. Le risque est de se perdre dans la facilité. La question qui se pose alors est celle de la bonne mesure, des limites : « Où faut-il s'arrêter ? »

Mais il est une troisième forme de résistance, moins évidente, et qui peut se révéler nocive : celle qui nous enferme sur notre pré carré, celle qui refuse le changement au nom des habitudes et du confort, celle qui empêche de s'abandonner à la vérité, à l'altérité.

Dietrich Bonhoeffer, dans les notes publiées après sa mort tragique en 1945, semble s'adresser à ces différentes résistances : « Notre force intérieure sera-t-elle assez grande pour résister à ce qu'on nous impose ? Notre franchise avec nous même sera-t-elle assez impitoyable pour que nous retrouvions de chemin de la simplicité et de la droiture ? » ♦

M. G.